

LES FILLES À LA CONQUÊTE DE LA TECHNO

LES SCIENCES NE FONT PLUS PEUR
AUX FEMMES. ELLES SONT TOUJOURS PLUS
NOMBREUSES À EMBRESSER CE TYPE DE
CARRIÈRE, AVEC LE SOUTIEN DES AUTORITÉS
CAR LA SOCIÉTÉ MANQUE D'INGÉNIEURS.
RENCONTRE AVEC DES REPRÉSENTANTES
DÉCOMPLEXÉES DE LA GÉNÉRATION Y.

PAR MARY VAKARIDIS

PHOTO: VINCENT CALMEL/MITSU120



A la tête de Seedstars
World, **Alisée de Tonnac**
lance un appel aux femmes:
«Prenez des risques!»

« J'AI POSTULÉ AUPRÈS de la NASA pour être astronaute. Je veux voir la Terre depuis l'espace un jour. Si ce n'est pas avec la NASA, ce sera avec SpaceX, la compagnie d'Elon Musk. » Lorsque Christine Corbett plante son regard azur dans le vôtre et vous fait part de ses projets les plus chers, il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'elle les réalisera, d'une manière ou d'une autre.

Diplômée en physique et informatique du prestigieux MIT (Massachusetts Institute of Technology) de Boston, cette Américaine de 30 ans termine actuellement à l'Université de Zurich un doctorat en astrophysique. Selon elle, le rapport entre les genres dans la technologie s'équilibre avec le temps. « J'étais l'autre jour à Berlin à un événement pour spécialistes du cryptage de données. Dans la soirée, on s'est retrouvés autour de jeux parfaitement nerd. A un moment, j'ai levé les yeux et j'ai pensé: « Oh my God, il y a autant de filles que de garçons! »

Parallèlement à son doctorat, elle développe pour le compte des firmes Tech 4 Good and Open WhisperSystems des applications sur Apple iOS et Android qui ont été saluées par *Marie-Claire*, *Wired* ou *TechCrunch*. Destinée aux femmes, Cercle of 6 permet de demander de l'aide en un seul geste en cas d'agression. Autre réalisation: TextSecure fonctionne comme une messagerie instantanée sécurisée grâce au cryptage des données.

« Je me mets à l'ordinateur à 7 h le matin et je travaille à mes projets avant de rejoindre le labo. Le soir, je vais faire du sport. » Pilier des conférences TEDxZurich, elle enseigne la programmation dans le cadre de programmes du MIT dans les pays émergents. Malgré ce profil propre à filer la grosse tête, elle reste souriante, spontanée et drôle.

« Grâce aux progrès obtenus par les générations précédentes, ma génération se sent a priori peu concernée par le féminisme, confesse Christine Corbett. Or nous revenons sur cette opinion lorsque nous débutons nos carrières. Les obstacles se multiplient dès que l'on grimpe dans la hiérarchie. Les femmes restent rarissimes dans les hautes sphères, en Suisse comme aux Etats-Unis. »

UN CONSERVATISME HELVÉTIQUE QUI FAIT PEUR AUX TALENTS

LES FEMMES DÉNONCENT UNE SOCIÉTÉ ENCORE PATRIARCALE

Jusqu'ici, Christine Corbett a évolué sans rencontrer de discrimination majeure. « Cependant, dans un groupe de scientifiques, les femmes sont plus souvent interrompues. Leurs auditeurs ne leur accordent qu'une attention distraite, sans les regarder dans les yeux, et leur manifestent moins de respect. »

La jeune femme épingle la Suisse pour son conservatisme. « Sur la base de mon CV, un institut de recherche helvétique m'a fait une offre pour un poste de secrétaire, que j'ai décliné bien sûr. Ils ont adressé le même courrier à toutes les filles qui tra-

vailent avec moi. »

Christine Corbett a appris le danois au Danemark lors d'une année d'échange au lycée. Eminemment mobile, comme l'est la Gen Y, c'est en connaissance de cause qu'elle dit: « Pour avoir des enfants, je me baserai aux Etats-Unis, en Scandinavie, en France, voire en Allemagne. Mais en tout cas pas en Suisse. Ce n'est pas un pays où on peut faire carrière avec une famille. Les frais de garde sont exorbitants. La société reste patriarcale. Les écoles et les crèches ne sont toujours pas habituées aux parents qui partagent équitablement les tâches d'éducation. »

La Suisse très mal classée

Des impressions corroborées par une enquête du magazine britannique *The*



Pour l'aspirante astronaute **Christine Corbett**, « la Suisse n'est pas un pays où on peut faire carrière. »

PHOTO: DOMINIC BÜTTNER/PIXSIL.COM

LES FILLES EN SCIENCES, CONTRE LES IDÉES REÇUES



Aux Etats-Unis il y a trente ans, il y avait treize garçons pour une fille qui obtenait une note excellente en maths à l'âge de 13 ans. Aujourd'hui, la proportion est de trois garçons pour une fille. L'augmentation au cours du temps du nombre de filles laisse penser que l'éducation joue un rôle dans les résultats.



Les filles obtiennent des notes en sciences et en mathématiques au minimum équivalentes au baccalauréat. Or, elles ne sont plus que 20% des universitaires américains qui réussissent un bachelor dans les MINT (mathématiques, informatique, sciences naturelles et techniques).

PHOTO: FRANÇOIS WAVREZEO. ILLUSTRATION: LAURENT BAZART

Economist (voir page 33). La Suisse arrive parmi les trois derniers pays de l'OCDE classés en fonction de la qualité de l'environnement offert aux femmes dans le monde professionnel.

Seuls font pire le Japon et la Corée. La Suisse se situe derrière la Pologne, l'Irlande ou encore la Grèce. A quelque vingt places de mieux que la Confédération, le trio de tête est composé de la Nouvelle-Zélande, la Norvège et la Suède.

Un message qui a valeur d'avertissement pour l'économie et la société helvétiques. Il y a déjà eu le message de fermeture lancé à l'international par le oui à l'initiative contre l'immigration de masse votée le 9 février. Le sort réservé aux femmes en termes de carrière risque aussi de pousser à l'exil les éléments les plus brillants.

Une culture traditionnelle

Doyenne de la faculté ENAC pour l'architecture, l'ingénierie civile et environnementale à l'EPFL, Marilyne Andersen (39 ans) est occupée à plus de 100% par un travail qui la passionne. Cette physicienne de formation doit répondre aux inquiétudes de ses voisins au sujet de ses deux enfants. Oui, il leur paraît naturel que leurs deux parents mènent de front une carrière professionnelle.

« La culture traditionnelle qui prévaut en Suisse et ailleurs fait que, par défaut, c'est la femme qui va choisir de suivre son partenaire même si elle fait un début de carrière tout aussi prometteur que son conjoint », constate la Suisse.

Dans son cas, son mari, Belge d'origine, a choisi d'adapter sa carrière à son parcours à elle. Un itinéraire qui les a emmenés de Belgique en Suisse, puis à Berkeley (Californie) et à Boston, lorsqu'elle a obtenu un poste de professeure assistante au MIT.

« Ce conservatisme (*helvétique, ndr*) s'explique sans doute par les racines paysannes de la société suisse et par un niveau de vie qui a longtemps permis aux ménages de vivre avec un seul salaire », analyse Nicola Thibaudeau, directrice et administratrice-déléguée de MPS Micro Precision Systems.

Cette diplômée en génie mécanique d'origine québécoise a contribué à faire



L'ingénieure **Marilyne Andersen** regrette que « par défaut, c'est la femme qui va choisir de suivre son partenaire même si elle fait un début de carrière tout aussi prometteur que lui ».

quadrupler le chiffre d'affaires depuis son arrivée à la tête de la société biennoise en 2003 et passer le nombre d'employés de 30 à 400.

« Aujourd'hui, cependant, il y a davantage de femmes en sciences et en techniques à des postes élevés qui peuvent jouer un rôle de modèle pour les jeunes filles. Dans le domaine médical, la mixité augmente notamment grâce à l'arrivée en Suisse de femmes formées en Europe et aux Etats-Unis », constate cette industrielle, qui a inauguré fin 2013 une nouvelle usine de roulements à billes en céramique à près de 9 millions de francs à Bonfol (JU).

LA CLÉ: ENCOURAGER LES CANDIDATES DOUÉES

ENTREPRISES ET INSTITUTIONS DOIVENT ÊTRE PROACTIVES

On sait aujourd'hui que sans efforts stratégiques de la part d'une entreprise ou d'une institution en faveur de la mixité les détenteurs du pouvoir – hommes blancs d'âge mûr – vont se coopter entre eux. Des collègues à domination masculine que les femmes n'auront pas envie de rejoindre, en dépit de compétences adéquates.

Cependant, Marilyne Andersen met en garde contre la «discrimination positive» à des fins de mixité. Car les femmes nommées dans de telles conditions sont déconsidérées. «Dans le milieu académique, il serait extrêmement néfaste de favoriser à l'embauche les candidatures féminines, si cela doit se faire à partir de 80 candidatures masculines et seulement 5 féminines. En revanche, il faut inciter les candidates à postuler, afin d'élargir la base disponible de talents», préconise Marilyne Andersen.

A son poste de professeure et en tant que première doyenne de faculté de l'histoire de l'EPFL, Marilyne Andersen constate qu'elle a un rôle de modèle à jouer pour les étudiantes. Elle représente une possibilité de carrière qui n'est pas réservée aux hommes. «Mon groupe de recherche au MIT, ainsi que, depuis mon retour en Suisse, à l'EPFL a toujours été en majorité féminin, bien que je ne fasse rien de particulier pour cela. Du moins, pas consciemment», s'amuse-t-elle.

A 30 ans, elles disparaissent

C'est au niveau du postdoctorat, les projets qui suivent la thèse effectuée par des scientifiques d'une trentaine d'années, que l'on perd les filles dans les sciences. C'est à ce moment-là qu'elles songent à fonder une famille et se posent les questions d'équilibre professionnel et privé.

«J'ai eu mes deux enfants lorsque j'étais professeure «tenure track» au MIT. Là-bas, les conditions en cas de maternité sont établies de manière claire et ne vous donnent pas l'impression de devoir demander une faveur. En l'occurrence, une jeune mère est exemptée d'un semestre d'enseignement», décrit Marilyne Andersen. Une possibilité précieuse dans ce processus très compétitif de phase «test».

La démarche proactive de la part du MIT a joué un rôle déterminant dans sa carrière: «Je n'aurais sans doute jamais postulé là-bas pour un poste de professeure si l'institution ne m'avait pas elle-même contactée pour m'y encourager. Je n'aurais même pas imaginé que ça pouvait être possible.»

Christine Corbett manifeste les mêmes sentiments pour le MIT. «J'ai participé à une journée d'accueil, et tout de suite des représentants de l'institution m'ont abordée et encouragée à déposer ma candidature. Une fois le concours réussi, ils m'ont appelée afin d'éviter que je préfère une autre orientation. Résultat, les femmes représentent 50% de l'effectif du MIT. En informatique, les femmes y sont 30%, une proportion énorme par rapport aux autres universités.»

L'expérience de Christine Corbett confirme les conclusions d'abondantes études sur les filles en sciences. La mixité ne dépend pas des compétences différenciées des genres. Si les femmes dédaignent l'informatique ou la micromécanique, c'est souvent qu'elles n'ont aucune envie de passer toutes leurs études isolées dans une classe de 40 garçons.

Christine Corbett a renoncé à rejoindre une autre institution de premier choix pour cette raison, en dépit d'une admission chèrement acquise. «J'étais la seule fille de la volée. J'avais 20 ans et moins de confiance en moi qu'aujourd'hui.» Depuis, l'institut en question a mis sur pied des programmes d'encouragement qui ont fait grimper le taux d'étudiantes à près de 50%.



Les aptitudes spatiales (géométrie) ne sont pas innées et s'améliorent lorsqu'on les entraîne, notamment par des jeux de construction quand on est enfant, selon des études recensées par l'American Association of University Women (AAUW).



Selon l'AAUW, les filles réussissent mieux en maths lorsque parents et enseignants leur disent qu'elles peuvent améliorer leurs compétences en apprenant et pratiquant la matière. Elles sont aussi plus disposées à étudier dans ces domaines.

ILLUSTRATION: LAURENT BAZART

LES FEMMES AUSSI S'ÉPANOUISSENT DANS L'INFORMATIQUE ET LES SCIENCES



Volontaires. Maria Beltran et Emilie Tappolet ont cofondé le studio genevois de jeux vidéo Apelab: «Aujourd'hui, les cases ne sont plus aussi définies qu'auparavant.» Pour Farnaz Moser, qui dirige le Bureau de l'égalité des chances à l'EPFL, «le renforcement des effectifs dans les MINT représente un enjeu national».

PHOTOS: FRANÇOIS WAVREZEO



BESOIN DES FILLES POUR PALLIER LE MANQUE D'INGÉNIEURS

Les recherches citées par l'AAUW indiquent que les filles valorisent moins leurs compétences en maths que les garçons. En revanche, lorsqu'elles se distinguent, elles considèrent comme exceptionnel le fait de réussir dans des branches masculines.

```
1 import java.swing.JFrame;
2
3 public class TEST {
4     public static void main(String[] args){
5         JFrame fenetre = new JFrame();
6         fenetre.setVisible(true);
7     }
8 }
```



Aux Etats-Unis, les recherches montrent que les femmes sont peu à l'aise dans l'environnement académique des MINT et plus enclines à abandonner leur carrière. Selon l'AAUW, des efforts en faveur de l'intégration des femmes ont un effet positif sur la mixité.

SOURCES: Why So Few? Women in Science, Technology, Engineering and Mathematics, Catherine Hill, Christine Corbett, American Association of University Women (AAUW), 2010.

L'EPFL A LANCÉ DES OPÉRATIONS SÉDUCTION. ET ÇA MARCHE.

A l'EPFL, les chiffres ont aussi bien évolué ces dix dernières années. «Il y a maintenant presque un tiers d'étudiantes à l'EPFL. Les filles sont visibles. Nous ne sommes plus à l'époque où il n'y avait qu'une seule femme dans un auditoire masculin.» Déléguée à l'égalité des chances et responsable de la promotion des sciences auprès des jeunes à l'EPFL, Farnaz Moser rappelle la raison d'être des programmes qui l'occupent: «Notre société manque cruellement d'ingénieurs, d'informaticiens et de scientifiques. Il est crucial d'intéresser les jeunes à ces carrières. Les filles représentent un potentiel sous-exploité. Nous voulons leur montrer que ces carrières sont aussi pour elles.»

En 2010, le Conseil fédéral livrait un rapport sur la pénurie de spécialistes dans les domaines MINT, soit mathématiques, informatique, sciences naturelles et techniques selon l'abréviation consacrée et livrait cette conclusion: «Malgré leur potentiel réel, les femmes renoncent à des études en sciences en raison de différents facteurs. Socialisation technique spécifique au sexe à l'école comme en dehors de celle-là, manque de modèles d'identification féminins, sous-estimation généralement plus accentuée des capacités chez les filles. Des facteurs qui s'ajoutent à l'impression présente dès l'adolescence d'une plus grande difficulté à concilier famille et travail dans les champs professionnels techniques.»

Significatif de la dimension stratégique du sujet, le programme de promotion «MINT Suisse» géré par les Académies suisses des sciences est doté d'un fonds de

1,5 million de francs qui sera attribué en 2014 à des projets portant sur la promotion de ces matières. «Le renforcement des effectifs dans les MINT représente un enjeu d'intérêt national», synthétise Farnaz Moser.

Sensibiliser les jeunes et leurs parents

Dès 2003, le Bureau de l'égalité des chances de l'EPFL a mis sur pied des programmes destinés aux 7-13 ans. Ce programme, qui a débuté avec un cours, englobe aujourd'hui plus de 40 activités et s'adresse aussi aux 13-15 ans. Un module «internet pour les filles», par exemple, permet aux participantes de monter leur propre site, sous la supervision de femmes spécialistes en la matière qu'elles peuvent prendre comme modèles. L'objectif est non seulement de former les enfants et préados, mais aussi de sensibiliser les enseignants et les parents.

«Nous avons entrepris un travail dont les résultats se verront dans la société d'ici à vingt-cinq ans, le temps d'une génération, sourit Farnaz Moser. Les échos sont néanmoins déjà positifs. Les filles qui suivent un module souhaitent ensuite découvrir d'autres champs liés à la technique, par exemple une initiation aux robots. Les parents sont enthousiastes et modifient la vision qu'ils ont des possibilités professionnelles de leur fille.»

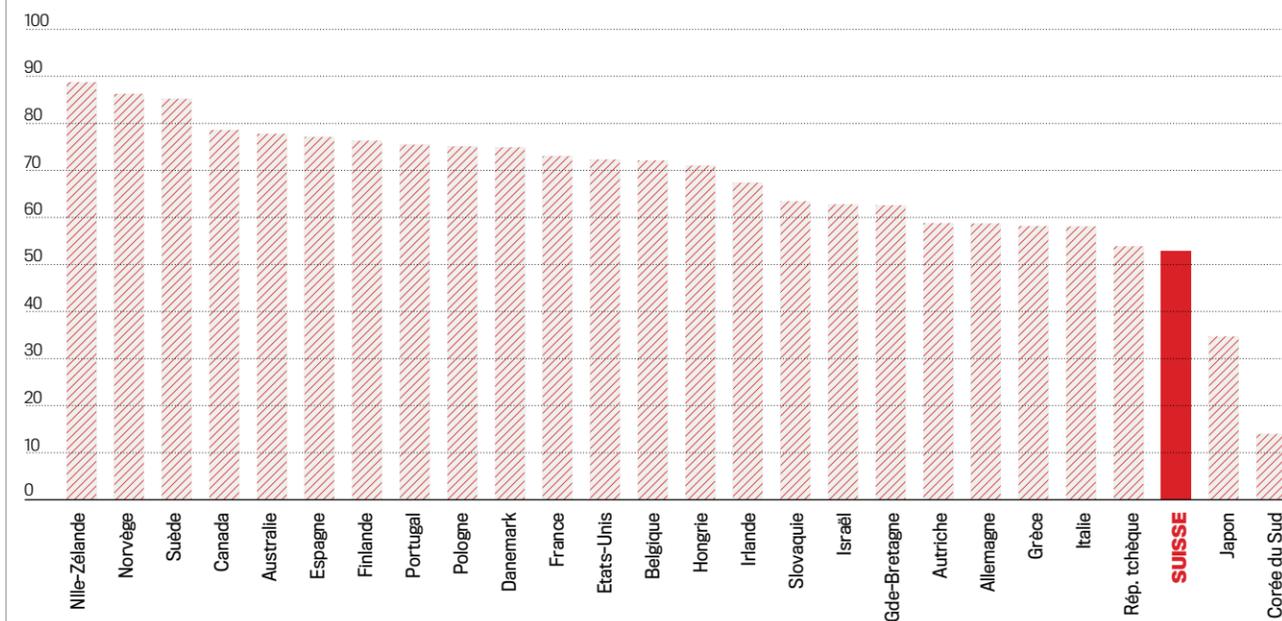
L'EPFL et des partenaires du secteur privé financent encore un bus, «Les sciences, ça m'intéresse», qui passe d'école en école. «Tout le matériel a été conçu en intégrant la question des genres. Pour lutter contre le cliché du professeur hirsute en blouse blanche, nous avons multiplié les représentations féminines dans les différentes filières scientifiques et de l'ingénierie. Un film présente des témoignages de femmes à tous les échelons de la hiérarchie.»

ILLUSTRATION: LAURENT BAZART

EN CHIFFRES

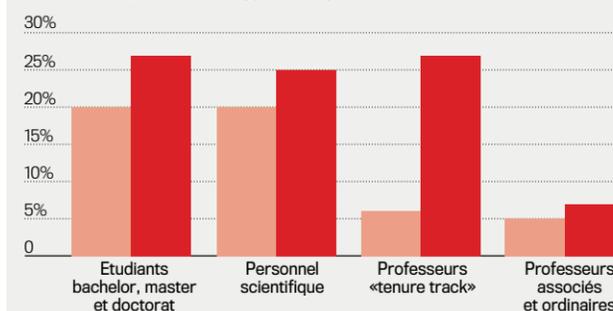
LA SUISSE PARI MI LES PAYS LES MOINS FAVORABLES AUX FEMMES AU TRAVAIL

Indice du «plafond de verre» pour les pays de l'OCDE. Selon des données OCDE datant de 2011, compilées par «The Economist»



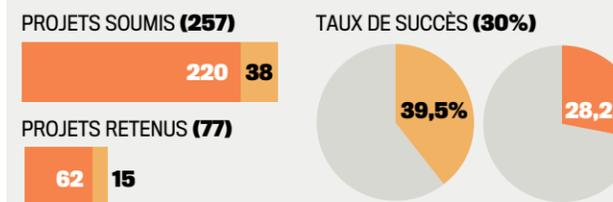
FEMMES SCIENTIFIQUES À L'EPFL

La proportion de femmes a le plus augmenté chez les professeurs «tenure track», une classe professionnelle qui sert de vivier pour la nomination de professeurs associés et ordinaires.



DES FEMMES QUI OBTIENNENT DAVANTAGE DE BOURSES

Taux de succès à l'obtention de bourses European Research Council (ERC) entre hommes et femmes, sur la période 2007-2013.

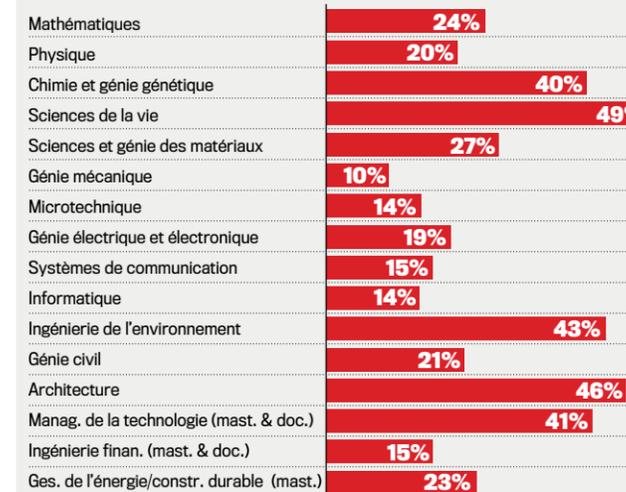


Sur 100 femmes qui postulent, 39,5 décrochent une bourse contre 28,2 hommes sur 100 candidats masculins. Les femmes affichent ainsi un taux de succès supérieur. Une conclusion à prendre à titre indicatif car le nombre de candidatures reste trop faible pour en tirer des vérités statistiques.

Sources: EPFL

PROPORTION D'ÉTUDIANTES DANS LES FILIÈRES DE L'EPFL

Nombreuses en chimie, architecture et management de la technologie, les filles se font rares en mathématiques, informatique, génie mécanique et microtechnique. Au niveau bachelor, master et doctorat en 2013.



27%

Le pourcentage de femmes étudiantes en bachelor, master et doctorat à l'EPFL en 2012. Ce chiffre était de 20% seulement en 2002. En revanche, le nombre de femmes professeures associées et ordinaires est resté pratiquement inchangé, passant de 5% en 2002 à 7% en 2012.

La hiérarchie, c'est là où le bât blesse. Si les étudiantes constituent 27% de l'effectif, les femmes ne constituent que 7% des professeurs associés et ordinaires. Dans ce domaine, la Faculté des sciences et techniques de l'ingénieur effectue un travail de pionnier, sous la houlette du doyen Demetri Psaltis, qui a effectué une grande partie de son parcours aux Etats-Unis avant de rejoindre la Suisse.

Contacts à l'international

«La première mesure à prendre est d'augmenter le réservoir de candidates potentielles. L'EPFL a des postes de professeur assistant tenure track. Ces postes servent à promouvoir la relève académique. Ils sont destinés à de jeunes scientifiques, femmes ou hommes de premier plan au niveau international qui ont le potentiel pour réaliser une carrière professorale. Ils ont six ans pour réunir le bagage permettant de prétendre à un poste de professeur associé. Comme les femmes se manifestent moins facilement, des contacts à l'international sont pris avec des profils intéressants pour les inciter à postuler.»

Les critères de sélection restent strictement liés à l'excellence et identiques pour femmes et hommes. Pour que les femmes ne soient pas désavantagées dans le cas de maternité, la professeure peut demander une prolongation de la durée d'engagement d'un an. Les femmes représentent aujourd'hui 27% de la population des professeurs assistants tenure track, contre 6% en 2002.

Selon des chiffres fournis par l'EPFL pour la période 2007-2013, le taux de succès à l'obtention d'une bourse European Research Council (ERC) est supérieur chez les femmes. Quelque 39,5% des candidates décrochent une de ces bourses prestigieuses contre 28,2% des candidats masculins.

Un chiffre à prendre à titre indicatif car le nombre de candidatures reste trop faible pour en tirer des vérités statistiques: il se fonde sur 38 candidatures de femmes et 220 d'hommes. Cette donnée a néanmoins valeur d'encouragement pour les vocations scientifiques féminines.

LES START-UP, UN ESPACE DE LIBERTÉ ET D'ÉGALITÉ

CET UNIVERS, POURTANT TRÈS MASCULIN, NE FAIT PAS DE DIFFÉRENCE

Du côté des start-up fondées par de jeunes ingénieurs, il semblerait que garçons et filles évoluent dans des espaces libérés des habitudes patriarcales. Ce dont témoigne Alisée de Tonnac (26 ans). «Dans une start-up, la priorité est de vendre des produits et d'atteindre les chiffres noirs au plus vite. Vous n'avez pas le temps ni l'envie de penser en termes hiérarchiques. Chacun doit trouver sa place en fonction de son expertise, en dehors de toute forme de compétition. Les membres de l'équipe doivent surtout être flexibles et complémentaires.»

Cette diplômée d'HEC Lausanne est à la tête de Seedstars World, une compétition entre start-up du monde entier lancée en 2013. Ce concours a été mis sur pied par Seedstars, une société genevoise créée en 2012 avec pour vocation de lancer et d'amener des start-up rapidement sur le marché. Interlocutrice privilégiée des investisseurs, Seedstars a depuis gagné un statut de centre de compétences dans le domaine de l'entrepreneuriat de niveau mondial.

Alisée de Tonnac sanctionne néanmoins la rareté des femmes à des postes de CEO. «Il n'y avait pas une seule fille directrice sur les 20 finalistes de notre concours en 2013. Il faut faire un travail sur l'«empowerment», soit l'autonomisation des femmes. Un processus qui doit leur donner confiance en elles et le désir de créer leur propre entreprise. Internet et la technologie ont formidablement démocratisé l'accès à l'entrepreneuriat. On peut aujourd'hui créer une start-up chez soi pour 1000 dollars.»

Cette ancienne de L'Oréal lance: «Dans mon cas, le fait d'être une femme dans un milieu majoritairement masculin a été un avantage. On est beaucoup plus visible du

moment que l'on appartient à une minorité. J'ai été retenue ou distinguée à de nombreuses occasions, je pense, surtout pour cette raison.»

«Prenez des risques!, plaide la jeune femme. Du moment que l'on a une idée, il faut la lancer le plus tôt possible. Les échecs, on en vivra plein, et c'est formateur. Le plus grand risque dans la vie, c'est finalement de ne pas en prendre.»

Cofondatrice de la start-up de recyclage de chaleur lausannoise Osmoblu, Elodie Dahan (33 ans) a effectué un diplôme d'ingénieur à Paris, un doctorat de l'EPFL et un postdoc à Harvard. Elle livre aussi un écho positif. «Être une femme n'a jamais été un frein à mes choix de carrière. Les femmes sont au contraire encouragées à faire des études d'ingénieur. Et nous avons toujours été bien accueillies dans ce monde.»

«Ça n'est pas un handicap»

Emilie Tappolet (29 ans) évolue dans l'univers foncièrement masculin du «gaming», soit celui des jeux vidéo. La cofondatrice d'Apelab revient de la dernière Game Developers Conference de San Francisco. Sa firme y a été invitée par Swissnex, le réseau des antennes scientifiques attaché aux ambassades suisses, après avoir reçu un prix Best in Play décerné lors des conférences internationales. Son métier: le design d'interaction, soit «raconter des histoires avec les nouvelles technologies.» – «A chaque déplacement, je me retrouve la seule fille, raconte-t-elle. Ça n'est pas un handicap. Dès que mes interlocuteurs ont compris que je connaissais le sujet, ils ne font plus guère de différence entre mes collègues et moi.»

Apelab, à Genève, se distingue par le fait d'avoir été créée par deux filles et un garçon. «Ma collègue Maria Beltran a fait l'ECAL. Elle a maintenant fondé Apelab avec nous et travaille en parallèle à l'EPFL dans la robotique, poursuit Emilie Tappolet. Nous sommes en général le seul studio où tra-

vaillent davantage de filles que de garçons.»

Dans ce milieu en pleine effervescence, de nombreux profils se mélangent. «Il y a des programmeurs qui ont étudié l'informatique. Mais beaucoup de développeurs viennent aussi de filières artistiques. Ils ont appris la communication visuelle, le design puis la programmation. Cette formation fait d'eux des professionnels très complets. Il y a beaucoup de filles dans ce cas-là.»

Comme Maria Beltran, Emilie Tappolet affiche un profil créatif puisqu'elle a étudié dans le master media design de la HEAD (Haute Ecole des arts et de design de Genève). La Genevoise revendique dans sa pratique des compétences complémentaires à celles d'un ingénieur. «Aujourd'hui, les cases ne sont plus aussi définies qu'auparavant. On peut arriver au même objectif – créer des jeux vidéo – en ayant suivi toutes sortes de voies. Dans tous les cas.» ■

L'INFORMATIQUE POUR LES FILLES? QUESTION DE CULTURE

«En Inde, l'informatique est considérée comme un métier idéal pour les femmes car on travaille à l'intérieur, dans un bureau, pour de bons salaires. J'ai été étonnée en arrivant ici de voir aussi peu de filles occidentales dans le domaine.»

Diplômée en computer science de l'Indian Institute of Technology de Madras, Lakshmi Saheer a fondé la start-up Geneemo à Martigny en juillet 2013. Au bénéfice d'un doctorat de l'EPFL, cette jeune informaticienne étudie depuis dix ans les applications liées à la parole et à la voix. Elle a été distinguée en mars dernier par le Prix Hasler Foundation doté de 150 000 francs. A l'EPFL, dans les branches les moins mixtes – informatique, génie électrique, microtechnique – les étudiantes venant d'ailleurs sont nettement surreprésentées par rapport aux filles résidant en Suisse. «Un fait qui indique que la désaffection des femmes pour ces matières est liée à une question de représentation sociale», décrypte Farnaz Moser, déléguée à l'égalité à l'EPFL.

PHOTO: SANDRINE EXPILLY/CSI



«LES FEMMES SOUFFRENT D'UN MANQUE DE CONFIANCE EN ELLES-MÊMES»

Présidente d'Universcience qui réunit à Paris la Cité des sciences et le Palais de la découverte, Claudie Haigneré a été la première Française dans l'espace, avant de devenir ministre.

La place des femmes dans la société est une question qui vous tient à cœur. Pourquoi?

Nos capacités à la créativité et à l'innovation ne peuvent prendre toute leur dimension quand 80% des postes de direction sont occupés par des hommes. Pourquoi se priverait-on de la moitié des talents et compétences de la société? La mixité des approches est une chance et une nécessité pour les sciences. Nous vivons aujourd'hui dans une société où il n'existe quasiment plus aucune «barrière» ou aucun métier inaccessible aux femmes.

Pourquoi les femmes ne s'engagent-elles pas davantage en sciences alors qu'elles obtiennent d'excellentes notes au baccalauréat?

Les femmes souffrent d'un manque de confiance en elles-mêmes. Le poids des stéréotypes pèse très lourdement dans l'orientation des jeunes filles. Beaucoup de femmes se censurent ou craignent de ne pas pouvoir tout assumer entre vie professionnelle et vie privée. L'image du

chercheur masculin en blouse blanche et isolé perdure, alors que ces métiers offrent de belles perspectives de carrière, souvent tournées vers l'international.

Pensez-vous que vous puissiez jouer un rôle de modèle pour les jeunes femmes dans leur carrière?

Je m'attache à encourager les initiatives et à donner le réflexe du «pourquoi pas moi!» Les femmes doivent mettre en avant leur rôle d'expert, partager leurs expériences et rendre plus visible leur parcours. C'est dans cet esprit que nous avons organisé à la Cité des sciences et de l'industrie la première journée de contribution: «Femmes de sciences sur Wikipédia.» Aujourd'hui, 90% des contributions sur Wikipédia sont rédigées par des hommes... Le chemin est encore long!

Comment la société peut-elle agir et encourager les femmes dans leur carrière?

La société peut lutter contre les stéréotypes et développer l'information sur les carrières scientifiques. Nos expositions comportent des développements consacrés aux métiers. La situation évolue avec des parcours internes de formation en entreprises, des mesures en matière d'égalité et de parité, des actions de sensibilisation type journées portes ouvertes. Enfin, coacher reste nécessaire pour ne pas se priver de talents et potentiels et donner l'envie aux jeunes et aux jeunes femmes de s'engager.



Sheryl Sandberg,
directrice chez Facebook.
Son intervention lors d'un
TED Talk a été vue plus
de quatre millions de fois.

En marche vers une nouvelle révolution

PAR ISABELLE CAMPONE, LOS ANGELES **Aux Etats-Unis, un mouvement de fond semble s'affirmer pour qu'enfin le pays le plus puissant du monde inclue les femmes dans son pouvoir.**

COMMENT PRENDRE la mesure de l'évolution du statut de la femme dans une société? L'exercice est complexe. La présence des femmes dans les cercles les plus élevés de l'entreprise ou de la politique semble, parmi tous les axes d'analyse, le marqueur le plus parlant. Il révèle non seulement la réalité

de l'accès des femmes au pouvoir mais aussi l'amplitude des forces qui peuvent faire évoluer leur statut.

Sur ce plan-là, la situation aux Etats-Unis est stagnante, bien que le monde du travail ait beaucoup évolué. Les femmes représentent désormais près de la moitié de la force de travail, elles sont devenues la principale source de revenus dans plus

de la moitié des foyers, représentent 57% des diplômés et 30% des entrepreneurs, mais elles gagnent toujours 30% de moins que leurs équivalents masculins, n'occupent que 18% des postes de direction des Fortune 500 et 4% des postes de CEO¹. Chiffres qui placent les Etats-Unis derrière la plupart des pays européens, de nombreux pays émergents et même la Suisse, qui ne compte pourtant que 6% de femmes CEO². Le pays est en 23^e position dans le classement du World Economic Forum sur l'égalité des sexes³. Dans une nation qui se perçoit comme le leader du monde libre et l'incarnation du progrès et de l'égalité, ces statistiques font mal.

De nombreux phénomènes montrent néanmoins qu'un mouvement social de fond est en train de se produire. A commencer par la réalité des chiffres cités: si la moitié des travailleurs sont devenus des travailleuses et que celles-ci représentent la majorité des «breadwinners», c'est que le potentiel pour enfin atteindre la parité est sous-jacent.

La réalité politique est évidemment aussi un indicateur très fort. L'administration Obama promet le respect du «Equal Pay Act» de 1963. Surtout, le pays entier voit déjà Hillary Clinton comme la prochaine présidente des Etats-Unis, avant même qu'elle n'annonce officiellement sa candidature. Il paraît évident que l'incroyable courant d'opinions positives qui la porte est lié à son sexe et à son engagement pour la cause des femmes. Après avoir marqué les esprits pour avoir déclaré en 1995 que les «droits des femmes sont des droits humains», elle a rappelé récemment que «si l'Amérique doit mener le monde comme elle le souhaite, il est essentiel de donner aux femmes le pouvoir de participer pleinement à son économie et à sa société», ajoutant, «c'est la grande entreprise inachevée du XXI^e siècle.» Un programme acclamé par des millions de femmes, anonymes ou célébrités, pour une élection où l'on sait que les voix des femmes seront fondamentales.

De nouvelles icônes

Au-delà de Hillary Clinton, c'est un engouement nouveau pour de nombreux modèles féminins qui voit le jour. Lorsque, fin 2010, Sheryl Sandberg a hésité à livrer sa vision passionnée lors d'un TED Talk, la directrice des opérations de Facebook n'imaginait pas que cet encouragement à toutes les femmes à oser s'imposer pleinement dans la vie professionnelle deviendrait un phéno-

mène de société. Dix-huit mois plus tard, son intervention a été vue plus de quatre millions de fois, son livre *Lean In* est un immense succès et son discours est omniprésent dans les médias. Succès qui, visiblement, attend aussi l'ouvrage de Sophia Amoruso, la jeune fondatrice de Nasty Gal, à la tête d'un empire valant plus de 100 millions de dollars. Le livre au titre évocateur, #GIRLBOSS, dépeint une jeune femme pleinement maîtresse de son destin, qui obtient ce qu'elle veut parce qu'elle travaille dur.

Si Sheryl Sandberg, Sophia Amoruso, Mary Barra (CEO de General Motors) ou Marissa Mayer (la patronne de Yahoo! refuse de se déclarer féministe) deviennent des inspirations, qui dire des icônes de la pop culture qui démontrent, elles aussi, que l'égalité est en route. Beyoncé, qui domine le classement des 100 plus influents du *Time* pour son engagement autant que pour son talent, rappelle constamment que les femmes doivent mener le monde et déclare: «Je ne suis pas autoritaire, je suis le patron.»

La parité en 2025?

Cette jeune génération est sans doute celle qui fera changer les choses, la première à voir seulement 10% d'écart de salaires (chez les 20-34 ans), autre signe des temps¹. C'est ce momentum qui a conduit l'activiste Gloria Feldt à fonder Take The Lead, association qui pousse les femmes à profiter des portes qui leur sont enfin ouvertes: «Les femmes pourront conquérir des postes de dirigeantes à un rythme sans précédent si elles saisissent le moment. Nous voulons atteindre la parité en 2025...»

C'est cette opportunité sans précédent que Sheryl Sandberg, 48 ans, pousse elle aussi les jeunes femmes à saisir: «J'ai l'espoir que les prochaines générations y arriveront, car je pense qu'un monde où la moitié de nos pays et de nos entreprises seraient menés par des femmes serait un monde meilleur.» Sans compter les innombrables études qui démontrent que les entreprises dont les boards contiennent un nombre conséquent de femmes obtiennent de bien meilleurs résultats financiers⁴. ■

1. *Catalyst Quick Take: Women's Earnings and Income*. New York: Catalyst, 2014
2. *Schilling Report*, 2014
3. *The Global Gender Gap Report 2013*, World Economic Forum
4. *Why diversity matters*. New York: Catalyst, 2014

PHOTOS: MATT MCCLAIN/GETTY, RAPPO

Les dirigeantes «font fuir les hommes»

PAR MYRET ZAKI **Passer du tailleur à l'habit de geisha est difficile pour nombre de femmes au pouvoir, explique le psychiatre et sexologue Willy Pasini dans son dernier ouvrage. Rencontre.**

LES FEMMES DIRIGEANTES savent-elles séduire? Ont-elles du succès aussi bien dans les affaires que dans les amours? Willy Pasini vient de signer un livre sur le sujet. Le psychiatre et sexologue en Italie et en Suisse a déjà publié 19 ouvrages traduits en 10 langues et 100 publications scientifiques. Son nouvel ouvrage, paru en italien et qui sortira en français chez Odile Jacob le 31 août, s'intitule *Libre, gagnante, et parfois effrontée*. Il y apporte son point de vue de clinicien pour analyser la sexualité de la femme leader, sur la base des informations qu'il recueille lors de ses consultations en Californie et en Italie. Nous avons rencontré le spécialiste de 76 ans chez lui, à Genève, pour en parler.

Tout d'abord, Willy Pasini observe que les femmes leaders ont une sexualité différente selon qu'elles sont actives dans la science, la diplomatie, l'industrie ou l'art. «Si la femme qui réussit dans l'art sait se montrer agréable sur le plan sexuel, les diplomates voient la sexualité davantage comme une compétition, comme dans le monde du travail, et s'avèrent moins agréables», résume-t-il.

Toujours dominatrices

Les femmes puissantes qui consultent Willy Pasini se plaignent souvent de leurs échecs en matière de séduction: «Elles font fuir les hommes, observe le psychothérapeute. La raison est qu'elles séduisent activement, avec de la volonté, et se demandent pourquoi cette stratégie leur réussit dans le monde du travail, mais pas avec les hommes.»

Autre trait caractéristique des décideuses de haut vol: «Elles ne sont pas réellement en quête de conseils psychologiques, mais demandent plutôt des tuyaux pour plaire, de type «quel parfum mettre?».» Ces femmes, selon le spécialiste, sont entourées d'experts toute la journée, et voient le médecin comme un

autre expert, qui va leur donner le «truc» pour réussir.

Conséquence logique, Willy Pasini observe que de plus en plus de femmes de haut rang paient pour avoir l'amour: «C'est fréquent aux Etats-Unis.» Sur ce plan, elles répliquent le comportement des hommes de pouvoir. Willy Pasini explique que les hommes plus jeunes, qu'elles paient, «épousent une banque». Une femme de 50 ans à Milan avait un ami pianiste de 40 ans, qui, à travers elle, entrait dans la bonne société, raconte le sexologue. Elle était jalouse par ses amies, mais en réalité ils ne faisaient l'amour que deux fois par année. Dans un autre cas, une New-Yorkaise de 52 ans vivait avec un «toy-boy» de 33 ans, qui était entièrement disponible au plan sexuel. Dans ces deux exemples, ces femmes ne sont pas aimées pour elles, mais pour l'environnement qu'elles offrent à ces partenaires, et pour leur argent.

Les femmes leaders peuvent aussi être des séductrices. Dans ce cas, elles usent de



Pour les femmes leaders qui ont consulté Willy Pasini, «s'abandonner, c'est se perdre».



UNE VISION «EFFROYABLEMENT MACHISTE»

Nathalie Ducommun, rédactrice en chef adjointe à la RTS, réagit aux propos de Willy Pasini.

A trop flirter avec le pouvoir, les femmes mettent leur sexualité en danger? Le propos de Willy Pasini est clair: la ménagère est plus sexy que la manager. Autrement dit, plus Madame monte, plus Monsieur débande! Dans la campagne récurrente en faveur du renvoi des femmes à la maison, le sexologue fait fort. Dans le système Pasini, la femme aurait donc deux attributs cotés sur le marché hétérosexuel. Sa valeur purement sexuelle et sa valeur, disons, humaine, ou ce que le sexologue appelle sa capacité à être «intéressante». A une extrémité, on trouve la prostituée: cote sexuelle maximale, intérêt intellectuel nul. A l'autre, la femme leader: sexuellement incapable, mais relationnellement intéressante. Sur cette échelle simpliste, archaïque, et somme toute effroyablement machiste, on placera aisément au centre la jolie infirmière ou assistante de direction à temps partiel...

Le problème de ces systèmes de pensée caricaturaux, c'est qu'ils nient la complexité du

monde et la liberté de celles et ceux qui le composent. C'est la foire aux idées reçues! Les femmes fortes font peur. Elles grimpent la hiérarchie par la séduction. Soyons sérieux. Par quel obscur processus chimique le pouvoir serait-il séduisant en costard-cravate et répulsif en chemisier tailleur? Qui peut croire que c'est par des battements de paupières et des décolletés plongeants qu'Eveline Widmer-Schlumpf ou Angela Merkel sont arrivées au pouvoir? Qui peut croire que les toy-boys sont avec des cougars uniquement pour l'argent, mais que les jeunes, elles, sont au bras des PDG grisonnants pour de l'amour et de l'eau fraîche?

Oui, bien sûr, l'accès des femmes à la vie publique et aux postes de pouvoir a bouleversé les codes relationnels entre les hommes et les femmes. Et c'est tant mieux! Car la sexualité doit être un champ de liberté. L'avènement de femmes leaders, tout comme celui des hommes au foyer, est la promesse de nouveaux équilibres et de nouvelles formes de désir. Et, en matière de sexualité, rappelons à Willy Pasini que rien n'est plus excitant que la nouveauté.

ce pouvoir pour favoriser leur carrière. «La séduction pour arriver à l'argent, certaines femmes leaders l'ont dans leur peau.» A la question de savoir si les femmes séduisent davantage que les hommes «pour arriver», il est formel: oui, les femmes sont plus séductrices, ce qui est paradoxal car, dans le monde animal, c'est le mâle qui séduit. «Il est normal que les femmes aient appris à séduire pour accéder au pouvoir, bien plus que les hommes, dit-il. Elles ont dû séduire pour se faire un nom, un statut; ce sont donc elles qui ont perfectionné cet art.»

Willy Pasini distingue cependant séductrice (qui utilise la séduction pour obtenir quelque chose) de séduisante, qui veut dire intéressante. Et intéressante, la femme de pouvoir l'est presque toujours. «Mais à distance, s'empresse d'ajouter Willy Pasini. De près, elle est moins agréable.»

Pas sans alcool

Contrairement à certains hommes de pouvoir, qui peuvent être très dominateurs en public, tout en étant soumis, voire même parfois masochistes en privé, les femmes de pouvoir, elles, veulent dominer partout. Pour elles, explique le spécialiste, «s'abandonner, c'est se perdre». Il n'est pas rare que des femmes importantes éprouvent une douleur à la pénétration, qu'on appelle dyspareunie (coït douloureux). «Elles bataillent avec leur phallus intellectuel toute la journée et n'aiment pas être envahies par la partie adverse», décrypte le psychiatre. De toute évidence, ces femmes ne passent pas facilement du tailleur à l'habit de geisha. Les scientifiques et les femmes d'art leaders, oui, parfois. Elles vont davantage explorer leur sexualité.

Mais pour nombre de femmes leaders, pour passer au lit, il faut en passer par l'alcool. L'alcool fort, même. «Cela afin de devenir plus sensibles à l'autre monde, souligne Willy Pasini. C'est le passage d'un état à l'autre qui est difficile: il leur faut s'étourdir pour basculer et abandonner un peu de contrôle.»

«Bref, conclut Willy Pasini, dans l'ensemble, la femme leader n'est pas sexuellement intéressante. Elle peut l'être pour une discussion à table, intellectuelle, artistique, ou d'autres intimités.» Mais de la table au lit, le chemin est long. «D'autant

que la femme leader a peu de temps, et le temps long de la séduction est considéré comme du temps perdu. Il arrive même que le temps sexuel soit minuté, entre deux rendez-vous professionnels.» ■

